

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR

TOUTES SPÉCIALITÉS

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

SESSION 2018

Durée : 4 heures

Aucun matériel n'est autorisé.

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Le sujet comporte 7 pages, numérotées de 1 à 7.**

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR – TOUTES SPÉCIALITÉS		SESSION 2018
Culture Générale et Expression	CULTGEN - PF	Page 1 sur 7

L'EXTRAORDINAIRE

PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (/ 40 points)

Vous rédigerez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : SEMPÉ, *Saint-Tropez*, Éditions Denoël, 1968.

Document 2 : Henry David THOREAU, *Journal 1837 – 1861*, Éditions Denoël, 2001 (Édition originale en anglais, États-Unis, 1906).

Document 3 : Gustave FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, 1881.

Document 4 : Lars SVENDSEN, *Petite philosophie de l'ennui*, Éditions Livre de Poche, 2006 (traduit du norvégien).

DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/ 20 points)

Selon vous, avons-nous besoin de rencontrer l'extraordinaire pour vivre intensément ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures et vos connaissances personnelles.

DOCUMENT 1



Légende du dessin : « Maman ! Je m’ennuie... »

SEMPÉ, *Saint-Tropez*, 1968.

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR – TOUTES SPÉCIALITÉS		SESSION 2018
Culture Générale et Expression	CULTGEN - PF	Page 3 sur 7

DOCUMENT 2

La fraîcheur condense les vapeurs et éclaircit l'atmosphère. Le calme paraît plus profond, plus pénétré de sens. Chaque son semble sortir d'une méditation profonde, comme si la Nature avait acquis un caractère et une intelligence. Le grillon, le ruisseau gazouillant, le vent brusque à travers les arbres me parlent gravement, mais avec
5 espoir, du progrès ferme et constant de l'univers. Mon cœur tressaille au bruit du vent dans les arbres. Moi, dont la vie était hier si décousue et futile, je recouvre soudain mes forces et ma spiritualité à travers ces bruits. Ce chardonneret, qui s'en va gazouillant dans le jour bas et calme, me fait songer aux bandes pépiantes qui bientôt annonceront la saison pensive. Ah ! Que ne puis-je vivre de telle façon qu'il n'y ait
10 jamais dans ma vie de moments gaspillés ! Que ne puis-je, dans la saison banale où mûrissent des fruits insignifiants, voir mes fruits mûrir aussi, accompagner la Nature de mes humeurs pareilles aux siennes ! Qu'en chaque saison, pour la partie de la Nature qui fleurit, une partie en moi, correspondante, ne manque pas de fleurir ! Ah ! Je voudrais marcher, je voudrais m'asseoir et dormir, avec la même piété que la
15 Nature, prononcer tout haut ou tout bas, comme lorsque je suivais le bord du ruisseau, la prière joyeuse de l'oiseau. De joie, je pourrais embrasser la terre ; je me réjouirais d'y être enseveli et de penser à ceux que j'aime, à ces hommes qui le savent sans que je le leur dise ! Il me semble parfois que je suis récompensé simplement parce que j'ai espéré des heures meilleures. J'ai attendu de nobles émotions, et voici qu'un flot de
20 vie m'inonde pour lequel je rends grâces. Je ne suis plus si pauvre : je sens l'odeur des pommes qui mûrissent ; les ruisselets sont profonds ; les fleurs de l'automne, le pouliot¹, sa brillante fleur bleue dans les sables et sa forte senteur d'absinthe qui est celle de la saison, nourrissent mon esprit, me font aimer la terre et moi-même, m'emplissent de joie ; la palpitation des ailes des pigeons évoque la fibre résistante de
25 l'air qu'ils doivent déchirer. [...]

Je me reproche quelquefois de ne rien découvrir d'intéressant dans certaines occupations banales des hommes, d'oublier si facilement les hommes, leurs affaires – professions, métiers – de ne pas les élever dans ma pensée et tirer d'eux, directement, quelque sujet de poésie. Je m'approcherai des hommes qui réparent le
30 pont de pierre – je verrai si je ne peux trouver en eux de la poésie, s'ils ne me fourniront pas matière à réflexion. Il y a de l'étroitesse à se confiner aux bois, aux champs et aux grands aspects de la Nature, simplement. Ce qu'il y a de plus grand et de plus sage concerne encore les hommes. Pourquoi ne pas voir les hommes debout dans le soleil et projetant une ombre comme l'arbre ? Pourquoi une lumière n'émanerait-elle pas
35 d'eux comme du tronc de l'arbre ? Je veux essayer, au moins, de les apprécier en tant qu'animaux. Peut-être, vus ainsi, sont-ils meilleurs. Ne néglige pas de parler de la vie et des affaires les plus humbles, ne serait-ce que pour suggérer le contraste entre elles, l'idéal et le divin.

.../...

¹ Variété de menthe sauvage.

40 Je laisserai de côté l'extraordinaire – ouragans, tremblements de terre – et décrirai les choses communes. C'est là que le charme est le plus grand et que se trouve le vrai thème de la poésie. Gardez l'extraordinaire et me laissez l'ordinaire. Pour moi la vie obscure, la chaumière du pauvre et de l'humble, les jours ouvrables du monde, les champs stériles, la part la plus petite de toutes choses, mais aussi la perception poétique. Je ne demande que des yeux pour voir ce que vous possédez.

Henry David THOREAU, Journal 1837 – 1861.

DOCUMENT 3

Bouvard et Pécuchet, deux amis, employés de bureau parisiens, ont réalisé leur rêve : aller vivre à la campagne. Grâce à un héritage, ils ont pu acheter une ferme en Normandie à Chavignolles. Ils se sont lancés passionnément dans l'étude de la nature et la pratique de l'agriculture, mais toutes leurs expérimentations se sont terminées par des échecs : les paysans des alentours les regardent comme des fous.

Des jours tristes commencèrent.

Ils n'étudiaient plus dans la peur de déceptions ; les habitants de Chavignolles s'écartaient d'eux, les journaux tolérés n'apprenaient rien, et leur solitude était profonde, leur désœuvrement complet.

5 Quelquefois ils ouvraient un livre, et le refermaient ; à quoi bon ? En d'autres jours, ils avaient l'idée de nettoyer le jardin, au bout d'un quart d'heure une fatigue les prenait ; ou de voir leur ferme, ils en revenaient écoeurés ; ou de s'occuper de leur ménage, Germaine¹ poussait des lamentations ; ils y renoncèrent.

10 Bouvard voulut dresser le catalogue du musée², et déclara ces bibelots stupides. Pécuchet emprunta la canardière³ de Langlois pour tirer des alouettes ; l'arme, éclatant du premier coup, faillit le tuer. Donc ils vivaient dans cet ennui de la campagne, si lourd quand le ciel blanc écrase de sa monotonie un cœur sans espoir. On écoute le pas d'un homme en sabots qui longe le mur, ou les gouttes de la pluie tomber du toit par terre. De temps à autre, une feuille morte vient frôler la vitre, puis tournoie et
15 s'en va. Des glas⁴ indistincts sont apportés par le vent. Au fond de l'étable, une vache mugit.

20 Ils bâillaient l'un devant l'autre, consultaient le calendrier, regardaient la pendule, attendaient les repas ; et l'horizon était toujours le même : des champs en face, à droite l'église, à gauche un rideau de peupliers ; leurs cimes se balançaient dans la brume, perpétuellement, d'un air lamentable.

25 Des habitudes, qu'ils avaient tolérées, les faisaient souffrir. Pécuchet devenait incommode avec sa manie de poser sur la nappe son mouchoir, Bouvard ne quittait plus la pipe, et causait en se dandinant. Des contestations s'élevaient, à propos des plats ou de la qualité du beurre. Dans leur tête-à-tête ils pensaient à des choses différentes.

Gustave FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, 1881.

¹ Villageoise chargée du ménage.

² Bouvard et Pécuchet ont entassé chez eux une collection d'objets.

³ Fusil pour chasser le canard.

⁴ Sonneries de cloches qui annoncent un enterrement.

DOCUMENT 4

« Ennuyeux » est devenu l'un des mots que nous employons à tout bout de champ et sert à désigner toutes sortes d'états marquant une participation émotionnelle limitée du sujet et un manque de sens. En littérature, les descriptions de l'ennui se ressemblent beaucoup : on en revient toujours à l'idée que, rien ne captant son intérêt, la personne se plaint de trouver la vie invivable. [...]

Par manque de sens personnel, on demande à toutes sortes de distractions de nous fournir un sens de substitution, un sens qui fait fonction de remplaçant. Par exemple on se plonge dans la vie des stars pour compenser le peu d'intérêt que l'on trouve à la sienne. Notre fascination pour le bizarre, que les médias savent entretenir chaque jour, n'est-elle pas le fruit de notre conscience de l'ennui ? La quête incessante des plaisirs révèle précisément notre crainte face au vide qui nous entoure. Le plaisir est d'autant plus revendiqué qu'il est insatisfait. Plus la vie individuelle est au centre, plus on revendique du sens dans les trivialités de la vie quotidienne. C'est parce que l'homme, depuis quelques siècles, se conçoit comme un être individuel, avec une histoire à vivre, que le quotidien a pris des allures de prison. L'ennui n'a pas trait à des besoins réels, mais au désir. Et ce désir est un désir d'expériences. Vivre une expérience est la seule chose « intéressante ».

L'originalité et l'innovation sont devenues deux valeurs refuges pour échapper à une existence considérée la plupart du temps comme dépourvue de tout intérêt. Il est révélateur que l'on attache aujourd'hui plus de poids à ce qui est « intéressant » qu'à ce qui a de la « valeur ». [...]

Pour échapper à cet ennui, on plonge tête baissée dans de nouvelles aventures plus fortes, toujours plus « limites », au lieu de prendre le temps d'acquérir de l'expérience. Nous croyons apparemment pouvoir établir un soi substantiel qui ne connaîtrait pas l'ennui s'il est nourri avec suffisamment d'impulsions nouvelles. Quand on se précipite sur quelque chose de nouveau, c'est dans l'espoir que cela servira nos desseins en donnant davantage de sens à notre vie. Mais le neuf a vite fait d'être vieux et la promesse d'obtenir un sens personnel est toujours différée, même si elle est tenue de manière passagère. Ce n'est qu'une nouvelle routine, entraînant derechef la lassitude, « l'ennui du constamment nouveau, l'ennui de découvrir, sous la différence fallacieuse¹ des choses et des idées, la permanente identité de tout », comme l'écrit Pessoa², parce que la mode se révèle toujours être « *the same old thing in a brand new drag* * », selon les mots de David Bowie dans sa chanson *Teenage Wildlife*.

* « Le même vieux truc sous des dehors flamboyants neufs. » (Note du traducteur).

Lars SVENDSEN, *Petite philosophie de l'ennui*, 2006.

¹ Trompeuse.

² Écrivain portugais (1888 – 1935).